

Elsie Reford – Un jardin de lys dans le Bas-Saint-Laurent¹

Alexander REFORD

Au cours de l'été 1926, Elsie Reford (1872-1967) entreprend de transformer en jardins son camp de pêche qui se trouve au bord de la rivière Métis. Situés sur la partie nord de la péninsule de la Gaspésie, ceux-ci sont alors les jardins les plus nordiques de la partie est de l'Amérique du Nord. Connus sous le nom *Les Jardins de Métis* ou *The Reford Gardens*, ils ont été ouverts au public à partir de 1962. Peu de jardins ont été créés dans des conditions atmosphériques aussi difficiles.

Se trouvant à des centaines de milles de la pépinière la plus proche, Elsie Reford doit se confronter à des défis qu'il est difficile d'imaginer aujourd'hui. Ce qui est au départ une forêt d'épinettes se transforme en un jardin qui deviendra l'une des plus importantes collections de végétaux de l'époque. Pour y arriver, elle creuse, construit des murs de pierre, déplace des arbres et fait transporter des roches qu'elle déniché dans des champs avoisinants. Le compost raffiné que nécessite la culture de ses plants exotiques est composé de feuilles que la jardinière troque avec les fermiers du coin. Là où des spécialistes en la matière ont échoué, elle réussit en transplantant de rares espèces, comme les azalées et les pavots bleus du Tibet. Déterminée, Elsie entraîne des gens de la région dans son fabuleux projet, dont des fermiers et des guides de pêche. En trois décennies, ils construiront ensemble des jardins magnifiques.



Les conifères assurent une protection aux plantes des jardins d'Elsie Reford, vers 1930 (photo de Robert Wilson Reford, archives de la famille Reford).

La famille d'Elsie Reford

Elsie Reford, née Elsie Stephen Meighen, a grandi à Montréal où son père, Robert Meighen (1837-1911), était président de la compagnie *Lake of the Woods Milling*, la plus importante entreprise de moulins à farine de l'empire britannique. Ayant tout jeune émigré de l'Irlande, Robert Meighen vécut d'abord dans l'est de l'Ontario où il fut associé avec son frère dans le domaine des marchandises sèches. Il s'établit ensuite à Montréal où, en plus de faire fortune, il fut l'un des éminents impérialistes de la ville et un pilier de la communauté des affaires. Entre autres, il tissa des liens politiques et économiques avec la Grande-Bretagne². Quant à la mère d'Elsie Reford, qui avait pour nom Elsie Stephen, elle était la plus jeune sœur de George Stephen, un baron du chemin de fer ayant fait fortune au Minnesota et au Manitoba dans les années 1870, avec son cousin Donald Smith (Lord Strathcona) et J. J. Hill³. Stephen fonda le *Canadian Pacific Railway* en 1880 et fut président du consortium ayant



Estevan Lodge à Grand-Métis en 1942 (archives de la famille Reford).

construit le chemin de fer transcontinental reliant Montréal à Vancouver, lequel fut complété en 1885.

George Stephen vivait à Montréal, mais à chaque été il prenait congé de la ville durant plusieurs semaines pour aller pêcher le saumon dans les rivières de l'Est du Québec. Au cours des années 1870, il loua la rivière Métis. En 1886, il acheta une propriété avec vue sur ce magnifique cours d'eau. Un an plus tard, il y fit construire le *Estevan Lodge*, un bâtiment suffisamment grand pour tenir ses réceptions de pêche. En 1891, Stephen fut le premier Canadien à être nommé baron par la reine Victoria et il adopta alors le titre de Lord Mount Stephen. Il déménagea ensuite en Angleterre pour siéger à la Chambre des Lords à

Londres, où il jouera un rôle influent. Dorénavant, il passera peu de temps au Canada et louera le *Estevan Lodge* à ses amis qui poursuivront la tradition des expéditions annuelles de pêche dans la rivière Métis. Ceux-ci étaient notamment Gaspard Farrer de *Baring Brothers*, James Stillman de la *National City Bank* (précurseur de la *Citibank*), Percy Rockefeller et John Sterling de la firme d'avocats *Shearman and Sterling* de *Wall Street*⁴. Sterling, l'avocat de George Stephen, était l'un des principaux utilisateurs du *Estevan Lodge* et à chaque année, en juillet, il y tenait des réceptions de pêche.

Elsie Reford était une adepte du *Estevan* qu'elle visitait à chaque année, au mois d'août. En 1918, George Stephen, dont on dit qu'elle était la nièce préférée, lui fit don de la propriété. Elsie était d'ailleurs probablement la seule de ses nièces et neveux ayant suffisamment les moyens financiers d'entretenir la propriété et la rivière⁵. Elle avait hérité du tiers de la fortune substantielle de son père et elle était mariée à Robert Wilson Reford, commerçant maritime et grand connaisseur d'art. Robert Wilson possédait l'une des plus impressionnantes collections d'œuvres d'art au Canada. Également passionné de photographie, il a pris des centaines de clichés des jardins de sa femme.

Des jardins dans un milieu hostile

Au départ, Elsie était loin d'être une adepte du jardinage. Depuis le début des années 1900, elle était régulièrement venue à Grand-Métis pour y pêcher le saumon. Elle aimait aussi l'équitation, le canot et la chasse. Lorsqu'une intervention chirurgicale pour une appendicite vient entraver certaines de ces activités très exigeantes sur le plan physique, son médecin lui suggère l'horticulture comme alternative. Elsie est alors âgée de cinquante-quatre ans. Son aventure commence donc à l'été 1926, où elle élabore le concept de ses jardins et supervise le début de leur construction. La mise en forme du chantier de plus de vingt acres de superficie s'échelonna sur une dizaine d'années. Lorsque Elsie Reford entreprend l'œuvre de sa vie, la propriété dont elle a hérité n'est qu'un simple pavillon de pêche. Il n'y a donc pas d'aménagement extérieur, à



Elsie Reford et son guide de pêche vers 1905 (archives de la famille Reford).

l'exception du fait qu'on y trouve un mât, une haie de cèdres et une entrée principale bordée d'épinettes.

Même si, plus jeune, elle n'avait pas démontré d'intérêt particulier pour l'horticulture, son héritage en la matière n'en était pas moins profondément enraciné. En 1900, après le déménagement de Stephen en Angleterre, le père d'Elsie Reford, Robert Meighen, acheta la maison de son beau-frère. Sur cette propriété de Montréal, il y avait un immense verger, un jardin et une serre destinée à la conservation des plantes tropicales. Il y développa une impressionnante collection d'orchidées, lesquelles furent exposées lors de journées portes ouvertes organisées par *The Montreal Horticultural Society*.

Avant la Première Guerre mondiale, Elsie s'intéressa au mouvement cités-jardins de l'Angleterre. Lors de l'un de ses voyages en mai 1911, elle y visita le *Hampstead Garden Suburb* en compagnie de Mabel Choate, qui fonda plus tard *Naumkeag*, un jardin bien connu de Lenox, Massachusetts⁶. Elsie Reford avait connu la famille Choate par l'entremise de Lord Mount Stephen⁷. La future conceptrice des Jardins de Métis fit pour sa part la promotion d'un projet de «cité-jardin» dans la banlieue de Montréal, en formant un comité qui avait pour mandat de recueillir des fonds pour le projet et de trouver un site pour celui-ci.

Elsie Reford s'est peut-être inspirée des nombreuses visites de maisons de la campagne anglaise qu'elle a effectuées lors de voyages en Angleterre avec son mari Robert Wilson. Il s'y rendait pour assister à des assemblées annuelles de la *Cunard Line* dont il était le directeur canadien. Elle allait alors à Bocket Hall, dans la région de Hertfordshire, où se trouvait la maison de campagne de son oncle. Là encore, il y avait un immense jardin⁸. Une autre source d'inspiration fut peut-être Frances Wolseley, filleule de Lord Mount Stephen et fille du Field Marshal Garnet Wolseley, un grand ami de celui-ci. Frances reçut un support financier de son parrain afin d'ouvrir *The Glyne School for Lady Gardeners*, l'une des premières écoles d'horticulture en Angleterre⁹.

Avec le peu d'informations disponibles, il est difficile d'évaluer dans quelle mesure ces personnes ont exercé une influence sur cette femme audacieuse. Ce qui est clair cependant, c'est que, quelle que soit la véritable source de sa passion pour le jardinage, Elsie Reford fut bel et bien la conceptrice et la maître d'œuvre de ses jardins. Elle a d'ailleurs délibérément refusé l'aide de professionnels. «*Il n'y a pas eu d'architecte paysager pour nous éviter de faire des erreurs. Celles-ci ont parfois coûté cher en temps et en énergie, mais chacune d'elles nous ont appris quelque chose*», écrit-elle dans un article publié dans *The Lily Yearbook of the North American Lily Society* en 1949¹⁰. C'est sans doute le résultat de cet esprit d'indépendance qui fait que les Jardins de Métis sont remarquablement originaux et qu'ils se distinguent de façon évidente par rapport à d'autres jardins.

Plutôt que de créer des parterres adjacents à la maison, Elsie choisit de développer des jardins dans un vallon à des centaines de verges plus loin. Plusieurs se nichent le long du ruisseau Page qui traverse la propriété d'est en ouest et se jette dans la rivière Métis. «*Nulle part nous n'avons de plantation formelle*», écrit-elle. «*Il n'y a pas de lit de fleurs, les jardins ayant été conçus de façon à ce que celles-ci se fondent avec les courbes naturelles du petit ruisseau et les petits amas d'arbres laissés ici et là*»¹¹. Ainsi, elle dessine une allée qui serpente dans les jardins et qui les relie par des ponceaux qui traversent le ruisseau. Le résultat est tout simplement sublime.

En plongeant dans cette grande aventure, Elsie Reford doit se confronter à d'innombrables difficultés. Par exemple, ses allergies saisonnières la tiennent parfois clouée au lit des jours durant, jusqu'à ce qu'elle rencontre un médecin à Londres, qui trouve enfin un remède approprié pour la soulager. Un autre obstacle de taille est la propriété en tant que telle. Comme le *Estevan Lodge* était d'abord et avant tout un pavillon de pêche, le site avait été choisi pour sa proximité d'une rivière à saumon et sa vue spectaculaire, non pas pour la qualité du sol qui s'y trouvait. C'est pourquoi, quand elle commence à creuser, elle se rend vite compte à quel point il lui sera difficile d'ériger un jardin à Grand-Métis. «*Quand nous avons commencé à construire, nous avons réalisé que nous*

n'avions rien de véritablement adéquat ici pour faire de l'horticulture»¹².

La terre de Grand-Métis est pauvre et presque exclusivement composée de glaise. Pour contrebalancer les carences de la nature, Elsie doit préparer du terreau fait de tourbe et de sable qu'elle récupère sur ses fermes.

Ça en a pris du temps et de la patience pour transporter ces matières sur place et les mélanger de façon adéquate, d'autant plus qu'il a fallu charroyer du gravier de la plage pour ajouter à cette substance. Le compost de feuilles a aussi présenté sa part de difficultés, parce qu'il n'y avait pas suffisamment d'arbres feuillus dans nos bois pour satisfaire les besoins en la matière. Mais ce problème, nous l'avons aussi surmonté en mettant en place un système de troc: du saumon de la rivière Métis fut échangé avec un voisin, contre les feuilles de son verger¹³.

Au beau milieu de la Grande Dépression, toutes ces manœuvres peuvent paraître farfelues aux yeux des fermiers locaux. Cependant, à cette époque, comme aujourd'hui d'ailleurs, les jardins procurent du travail dans une région où le taux de chômage est relativement élevé.

Le génie d'Elsie Reford pour l'horticulture est né de la connaissance qu'elle a développée dans le domaine des besoins des végétaux. Avec le temps, elle devient une experte en la matière. Durant l'été, elle tient un journal quotidien dans lequel elle décrit ses activités en détail. Les informations y sont souvent pêle-mêle, mais sont aujourd'hui d'un apport inestimable pour éclairer les décisions relatives à l'entretien des jardins. Dans les dernières années de sa vie, à travers des articles qu'elle a publiés dans des revues de la *Royal Horticultural Society* et de la *North American Lily Society*, Elsie conseille d'autres jardiniers sur les façons de faire pousser des plantes dans un climat difficile. Quant aux visiteurs, ils sont tout simplement émerveillés par l'étendue des connaissances de cette femme qui n'est pas moins humble pour autant.



Des jardins luxuriants vers 1930 (photo de Robert Wilson Reford, archives de la famille Reford).

Les jardins de la province de Québec avaient été vantés depuis l'arrivée des premiers colons au seizième siècle. Il faut dire que les hôpitaux et les ordres religieux en possédaient souvent d'immenses. Dans *The Encyclopaedia of Gardening* de J. C. Loudon, édition de 1850¹⁴, on fait mention de Spencerwood, un grand domaine situé près de la ville de Québec, maintenant devenu le parc du Bois-de-Coulonge. De plus, l'île de Montréal possédait plusieurs jardins magnifiques, incluant ceux du collectionneur d'art et propriétaire d'un magasin à rayons, Cleveland Morgan, dont le jardin alpin de Senneville était l'un des plus importants en Amérique du Nord vers 1930¹⁵. Mais personne n'avait osé expérimenter l'horticulture dans le Bas-Saint-Laurent, du moins pas à l'échelle envisagée par Elsie Reford. C'est pourquoi, au début de sa folle aventure, elle dispose de très peu de références locales pour se guider.

«L'emplacement géographique des jardins les rend vulnérables à cause du climat qui est d'une extrême rigueur», écrit-elle. À sa grande surprise toutefois, elle constate que sa propriété est idéale pour la culture des plantes exotiques. Leur proximité du fleuve Saint-Laurent et de la rivière Métis leur procure des niveaux élevés d'humidité. L'hiver, la neige au sol pouvant atteindre plus de 11,5 pieds forme un tapis floconneux, lequel, loin d'être nuisible, protège les jardins¹⁶. La neige tombe tôt en novembre, ce qui isole les plantes des vents violents

de l'hiver, des gels nocifs, et des températures rigoureuses qui peuvent descendre aussi bas qu'à -30°F en janvier et février. Même si la région est classée Zone 4, des plantes considérées propices à des températures plus douces, comme celles qui poussent généralement en Zone 6, supportent le milieu et y poussent sans trop de difficultés. Bien que les jours sans gel soient rares – une moyenne annuelle de 110 – la courte saison de croissance a pour effet de favoriser un développement rapide. Les plantes commencent à pousser dès la fonte des neiges. L'été, la température varie de façon considérable: les jours sont chauds et les nuits plutôt fraîches. Le climat nocturne aide à maintenir la floraison, laquelle peut durer plusieurs semaines de plus qu'ailleurs. Ces conditions prouvent à Elsie qu'elle peut faire pousser des plantes comme les pavots bleus du Tibet (*Meconopsis betonicifolia*) de même que les alpines, puisque l'environnement de la rivière Métis est similaire à celui de leur habitat naturel.

Madame Reford découvre également qu'il y a plusieurs microclimats à l'intérieur du jardin lui-même. Les plantes les plus fragiles, comme les azalées, les érables rouges du Japon et les pavots bleus, qui résistent généralement peu à notre climat, sont placées de façon à ce qu'elles ne souffrent pas des effets nocifs des vents mordants. Elsie sait qu'elle prend des risques. Sa fébrilité est d'ailleurs perceptible lorsqu'elle écrit, dans son journal du 25 mai 1939: «j'ai planté un arbuste nommé *Acer palmatum atropurpureum*... c'est une expérience et cela pourrait réussir»¹⁷.

Sa collection de *Meconopsis* donne un aperçu de ses connaissances et de ses talents. Elsie Reford a réservé le *Blue Poppy Glade* pour une exposition de ses plantes à la fois les plus rares et les plus spectaculaires. Le pavot bleu himalayen est l'une des fleurs les plus merveilleuses au monde. Originaire de Tsangpo Gorge situé dans le sud-est du Tibet, elle pousse à des altitudes aussi élevées que 10 000 et 13 000 pieds. L'explorateur anglais, Frank Kingdon Ward, qui a découvert cette plante en 1924, l'a ainsi décrite: «Cette fleur n'avait tout simplement pas de défauts, elle était d'un bleu turquoise lumineux comparable à la clarté d'un ciel sans nuage»¹⁸. Depuis que Ward en a rapporté des graines du Tibet et qu'il les a fait connaître à une rencontre de la *Royal Horticultural Society* à Londres en 1926, les jardiniers sont littéralement enchantés et hypnotisés par le pavot bleu.

Intriguée par l'enthousiasme que cette fleur suscite, Elsie Reford est l'une des premières à en expérimenter la culture en Amérique du Nord, en utilisant des graines obtenues des Jardins botaniques d'Édimbourg vers 1930. Son succès, bien que non immédiat, est considérable. Vers 1936, elle a plus d'une demi-douzaine d'espèces de *Meconopsis*, dont *M. betonicifolia*, *M. grandis*, *M. integrifolia*, *M. napauluensis*, *M. quintuplinervia*, et *M. simplicifolia*¹⁹. En 1946, Frank Kingdon Ward écrit qu'il a reçu

*une lettre d'une dame du Canada, accompagnée d'une photographie montrant des centaines de plants dans un jardin situé sur la côte de l'estuaire du Saint-Laurent. Il ajoute que ça semble si bien y pousser, que de marcher le long de cette allée entre des massifs qui s'étalent en pentes douces tapissées de magnifiques pavots bleus doit en quelque sorte transporter les visiteurs dans un monde de rêve*²⁰.

L'auteur de cette lettre n'était nulle autre qu'Elsie Reford. La jardinière n'a pas de formation en aménagement paysager et même si elle apprécie l'art, elle ne prétend pas pour autant avoir de talent d'artiste.



Elsie Reford contemple ses créations (*Lilium martagon* var. *album*), vers 1936 (photo de Robert Wilson Reford, archives de la famille Reford).

Passionnée de lecture, elle possède des ouvrages standards sur les plantes et plusieurs livres de Gertrude Jekyll, ainsi qu'un livre de William Robinson ayant pour titre *The English Flower Garden*, lequel semble lui avoir beaucoup servi. Inspirée par ce qu'elle lit et par son appréciation personnelle du paysage, elle conçoit donc une collection harmonieuse et naturelle où cohabitent plantes sauvages et exotiques.

Dans les jardins, il n'y a qu'une seule et unique ligne droite. «*Il y a peut-être une très légère similitude avec la nature*, écrit-elle, *dans la double allée d'herbacées longue de trois cents pieds qui porte bien son nom, c'est-à-dire l'Allée Royale. Du point de vue de cette allée qui mesure sept pieds de large, entre des haies de douze pieds de haut, il y a un panorama sur les montagnes de la Côte-Nord*»²¹. C'est là qu'Elsie Reford a le mieux réussi. Parée d'une méticuleuse sélection de plantes dont la floraison se succède, l'Allée Royale est en fleurs depuis la fonte des neiges jusqu'aux premiers gels. Viennent d'abord les lilas qui sont suivis des pivoines, puis des delphiniums, des lys et des roses, auxquelles s'ajoutent ici et là des annuelles. Les quantités sont parfois gigantesques. Par exemple, son livret de commandes montre qu'elle a planté 862 pivoines à l'automne 1932²².

Une collectionneuse passionnée

Chacun des jardins a ses particularités. Avec le temps, elle les nomme tous, leur conférant à la fois identité et statut de permanence. En 1930, lors d'une des visites de l'aîné de ses petits-fils, elle donne le nom de celui-ci à l'un de ses jardins, lequel est depuis connu sous le nom de *Robert's Garden*. Il n'en faut pas plus pour que ses autres petits-enfants en demandent autant. Par exemple, l'un d'eux revendique le Jardin des Éboulis, ce à quoi elle consent avec beaucoup de réticence, puisqu'elle est alors loin d'être sûre que celui-ci fera ses preuves. Quand elle constate ses progrès inattendus, elle en parle comme du «*miracle de Michael*». Avec les années, ses autres petits-enfants, Maryon, Boris, Sonja et Alexis, verront eux aussi un jardin nommé en leur honneur.

L'horticultrice collectionne aussi certaines plantes. Les lys, qui constituent sa plus importante collection, sont ses fleurs favorites. On y compte plus de soixante espèces. «*Un jardin de lys dans la vallée du Bas-Saint-Laurent*», se plait-elle à écrire. Attirée par la forme et la rareté de cette fleur, elle est aussi intriguée par le niveau de difficulté que peut susciter la culture de celle-ci à Grand-Métis. À sa surprise, les lys adorent le climat autant qu'elle-même peut s'y plaire. Elle écrit que «*dans la clarté et la pureté de l'atmosphère du Bas-Saint-Laurent, dans un environnement où ils sont protégés du froid et du vent par des épinettes et où ils se bercent au son du ruisseau qui chante, les lys poussent remarquablement bien*»²³. Elle ajoute que vers la fin de l'été, «*il y a des vagues de Lilium regale qui ont poussé par milliers et dont le parfum embaume toute la propriété*»²⁴.

L'une de ses plus grandes réussites fut le lys géant de l'Himalaya (*Cardiocrinum giganteum*), qu'elle expérimente dès 1938. De son vécu, elle le verra fleurir à maintes reprises²⁵. «*Il y aura encore de nouvelles variétés et la volonté de poursuivre l'expérience sera toujours là, afin d'enrichir de trésors ce petit coin du globe que la nature, dans sa sagesse et sa générosité, distribue pour récompenser le patient travail des producteurs*»²⁶.

Elle collectionne aussi les gentianes. Ces plantes alpines parfois minuscules, qu'on retrouve dans plusieurs régions montagneuses du monde, produisent des fleurs d'une beauté exceptionnelle, mais elles sont très difficiles à trouver²⁷. C'est donc avec beaucoup de fierté qu'elle développe l'un des rares jardins de gentianes au monde. En 1944, elle écrit:

En octobre, nous avons ajouté trois mille trois cent cinquante-quatre plants de G. Wellsii, dans les plates-bandes de l'allée des gentianes. Plusieurs ont été envoyés à d'autres jardins, alors que nous en avons mis plus de deux mille en réserve, en attendant le jour où les lourds nuages de



Elsie Reford se promène dans une allée fleurie vers 1930 (photo de Robert Wilson Reford, archives de la famille Reford).

la guerre cesseront de projeter leurs ombrages et leur tristesse et que les hommes du monde entier retrouveront enfin la paix²⁸.

C'est d'abord pour son propre plaisir qu'Elsie Reford a conçu ses jardins. Bien qu'elle ne ferme pas nécessairement sa porte aux visiteurs, elle ne les encourage pas non plus. Toutefois, à plusieurs reprises durant la Deuxième Guerre mondiale, les Jardins de Métis sont ouverts au grand public au profit du fonds de la reine pour les victimes de raids aériens²⁹. À l'occasion, des botanistes et des

jardiniers y sont invités. Parmi eux se trouve Henry Teuscher. Entraîné à Berlin et ayant déjà œuvré au Jardin botanique de New York, Teuscher est le conservateur du Jardin botanique de Montréal, qu'il a lui-même conçu et dont il a supervisé la construction entre 1936 et 1938. Dans les années quarante, il visite les jardins Reford plusieurs fois et se convainc de leur importance. Plus tard, dans les années cinquante, quand le fils d'Elsie Reford, le brigadier Bruce Reford, commence à douter de sa capacité de maintenir les jardins dont il a hérité, Teuscher offre d'intercéder auprès du gouvernement du Québec. Il souhaite alors que le site soit transformé en un centre de recherche sur les plantes nordiques. Même s'il ne réussit pas à faire valoir cette idée, ses arguments font en sorte qu'en 1961, deux ans après le dernier été d'Elsie à Métis, le gouvernement fait l'acquisition des Jardins de Métis, voyant en eux l'opportunité de développer le tourisme dans l'Est du Québec.

En plus de les avoir sculptés de ses propres mains, Elsie Reford a voué une grande passion aux Jardins de Métis, en faisant preuve d'un goût d'une extrême finesse. Depuis le départ de celle-ci, le temps a joué son rôle. Plusieurs des plantes qu'elle a introduites dans les jardins, dont les gentianes, fleurissent toujours. Puis, des arbres dominant, là où ils étaient jadis à peine visibles. Chaque année, plus de deux cents variétés et espèces sont ajoutées, si bien que la collection se chiffre maintenant à plus de 3 000. Gérer un jardin historique consiste à rechercher un équilibre entre l'héritage de son créateur et l'évolution du temps. Ainsi, depuis 1995, alors que les jardins ont été privatisés par le gouvernement du Québec, quelques parties ont été complètement restaurées. Cependant, à défaut de ressources adéquates, des sections n'ont pas encore été retouchées. La propriété est maintenant devenue une vitrine pour des jardins contemporains, mais son cœur demeurera les jardins historiques, un site remarquable, créé par Elsie Reford. Tout comme ils l'étaient durant la vie de cette femme visionnaire, les Jardins de Métis sont en constante évolution.

Notes

- 1 La version originale de cet article a été publiée en anglais dans le *Journal of the New England Garden History Society*, volume 9, automne 2001. La traduction française a été faite par madame Réjeanne Chrétien, que nous remercions.
- 2 *Dictionnaire biographique du Canada XIV*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1998.
- 3 Pour plus d'informations sur George Stephen, voir Heather Gilbert, *Awakening Continent: The Life of Lord Mount Stephen*, Aberdeen, Aberdeen University Press, 1965 et *The End of the Road: The Life of Lord Mount Stephen*, Aberdeen University Press, 1977.
- 4 Gaspard Farrer et son frère Henry avaient engagé l'architecte Sir Edwin Lutyens pour qu'il dessine le plan de leur maison au 7, St. James's Square, à Londres, et Lutyens utilisait la résidence du chauffeur de ceux-ci comme bureau durant la construction de la nouvelle capitale de Delhi en Inde. Plus tard, il construira leur maison d'été, *The Salutation*, à Sandwich, dans la région de Kent (Jane Brown, *Lutyens and the Edwardians*, London, Viking, 1996, p. 130). Pour en savoir plus sur Farrer, voir Philip Ziegler, *The Sixth Great Power Barings, 1762-1929*, London, William Collins, 1988. Plusieurs membres de la compagnie Barings étaient des clients d'Edwin Lutyens et de Gertrude Jekyll. Même si Lord Mount Stephen était l'un des clients préférés de Barings, rien dans la littérature ne laisse supposer qu'Elsie Reford les a rencontrés.
- 5 Stephen avait une fille adoptive, Lady Alice Northcote (épouse de Lord Northcote, gouverneur général de l'Australie de 1904 à 1908), mais n'avait pas d'enfant naturel.
- 6 Lettre d'Elsie Reford à Lord Grey, 25 mai 1911, collection de la famille Reford.
- 7 Elsie Reford et Mabel Choate ont pu fréquenter la même école. Leurs chemins auraient également pu se croiser par l'entremise de leur réseau social respectif, le père de Mabel Choate étant ambassadeur des États-Unis à Londres.
- 8 Helen Allingham, la fameuse aquarelliste anglaise, a peint une série de tableaux de Bocket Hall. Voir Helen Allingham et Marcus B. Huish, *Happy England*, London, A. and C. Black, 1903, planche 65.
- 9 Le maréchal Marshal Garnet Wolseley, capricieux commandant en chef de l'Armée Britannique, était le «modèle de major général moderne» de Gilbert et Sullivan. Cette école devint un modèle pour *The Lorthorpe School of Landscape Architecture, Gardening, and Horticulture for Women* de Groton, Massachusetts. Marjory Pegram, *The Wolseley Heritage: The Story of Frances Viscountess Wolseley and Her Parents*, London, John Murray, n.d. Pour d'autres informations sur Frances Wolseley, voir Sue Bennett, *Five Centuries of Women and Gardens*, London, National Portrait Gallery, 2000), p. 125-27; Jane Brown, *Eminent Gardeners: Some People of Influence and Their Gardens, 1880-1980*, London: Viking, 1990, p. 20-39. La vicomtesse Wolseley est l'auteur de *Gardening for Women*, London, Cassell, 1908, *In a College Garden*, London, John Murray, 1916; *Gardens, Their Form and Design*, London, Edward Arnold, 1919, et de *Some of the Smaller Manor Houses of Sussex*, London, Medici Society, 1925.
- 10 Elsie Reford, «A Lily Garden in the Lower St. Lawrence Valley», *The Lily Yearbook of the North American Lily Society* no 2, 1949, p. 75.
- 11 *Ibid.*, p. 71.
- 12 *Ibid.*
- 13 Mrs. R. Wilson Reford, «Lilies at Estevan Lodge, Grand-Métis, Province of Quebec, Canada» *The Royal Horticultural Society Lily Yearbook*, no 8, 1939, p. 8.
- 14 John Claudius Loudon, *Encyclopaedia of Gardening*, 1850, p. 341.
- 15 Les jardins de Morgan sont l'objet d'une recherche continue de la part de leur concepteur. Voir son article, «Rock-Gardening in the Province of Quebec» dans *Rock Gardens and Rock Plants*, rapport de la conférence tenue par The Royal Horticultural Society et The Alpine Garden Society, London, Royal Horticultural Society, 1936, p. 20-29.
- 16 *The Lily Yearbook of the North American Lily Society*, 1949, p. 70.
- 17 Elsie Reford, *Garden Diary*, 25 mai 1939, collection de la famille Reford.
- 18 Frank Kingdon Ward, «Blue Poppies», *The Garden Beautiful*, juillet 1946, p. 11.
- 19 Reford, *Garden Diary*, juin 1936 et 27 juin 1939, collection de la famille Reford.
- 20 Ward, «Blue Poppies», *op. cit.*, p. 15.
- 21 *The Lily Yearbook of the North American Lily Society*, 1949, p. 71.
- 22 Reford, *Garden Diary*, 1932, collection de la famille Reford.
- 23 *The Royal Horticultural Society Lily Yearbook*, 1939, p. 14.
- 24 *The Lily Yearbook of the North American Lily Society*, 1949, p. 71.
- 25 *The Royal Horticultural Society Lily Yearbook*, 1939, p. 14.
- 26 *Ibid.*
- 27 Elsie Reford, «Gentiana Macaulayi, variety Wellsii, at Estevan Lodge, Grand-Metis, P. Q. Canada», in Edwinna von Baeyer and Pleasance Crawford, eds., *Garden Voices: Two Centuries of Canadian Garden Writing*, Toronto, Random House, 1995, p. 242.
- 28 Von Baeyer et Crawford, *Garden Voices*, p. 240.
- 29 Elsie Reford, *Garden Diary*, 6 août 1941, collection de la famille Reford.